L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 17 FEVRIER 1884. 57me Année.

Dufour, Denoux & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE, 17 FEVRIER 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les par tours.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Vente, par Jas P. Guinault, demain, lundi, au No 33 rue Dauphine, entre Bienville et Douane, de vins, liqueurs, bouteilles vides, etc.

Les planteurs sucriers et l'immigration.

Nous le constatons avec plaisir, avec fierté, car c'est une de nos idées les plus chères qui se réalise, un de nos vœux les plus ardents qui s'accomplit. Le mouvement en faveur de l'immigration est décidément imprimé aux esprits, l'élan est donné. Ce n'est plus un désir vague qui se manifeste, c'est une volonté bien ferme qui ne se borne plus à formuler des résolutions, mais qui passe aux actes, et prend des mesures efficaces pour atteindre le but poursuivi.

C'est la première fois que l'Association des Planteurs Sucriers nous fait assister à pareille fête, et nous ne saurions assez l'en féliciter.

Extrêmement intéressante, la séance que nous a donnée, jeudi dernier, cette association, la plus puissante qu'il y ait dans notre Etat, puisqu'elle en contient les forces les plus vives, et représente la grande industrie, à la fois agricole et manufacturière, qui fait vivre les trois quarts de notre population. Il en ressort pour nous la preuve que la période des velléités impuissantes est passée, et que nous entrons dans celle de l'action.

Il en était grand temps. M. Morrison, agent d'immigration, qui portait la parole, ce soir-là, nous a révélé des choses fort curieuses, fort tristes surtout. Grâce aux rapports que nous avons eus, jusqu'ici, avec le colonel Harris, l'agent d'agriculture et d'immigration de l'Etat, nous avons pu apprécier son zèle et son intelligence. M. Morrison nous a appris, à notre grande surprise, que cet excellent et habile fonctionnaire n'avait pas reçu, depuis longtemps, un sou de l'Etat, qu'aucune allocation de fonds ne lui était accordée par la législature, et qu'il était obligé, non seulement de payer ses frais de bureau, mais encore d'acheter, de sa poche, les timbres-poste que nécessite sa volumineuse correspondance.

Le fait n'est que trop vrai, nous avons pu le constater nous-mêmes, dans la journée d'hier, et nous espérons bien qu'à leur prochaine session, nos législateurs s'empresseront de mettre un terme à cette situation pour le moins étrange, d'accorder au colonel Harris une large compensation à ses travaux et à ses avances, et, enfin, de lui voter des appointements qui lui permettent de continuer, d'une façon efficace, son œuvre jusqu'ici forcément frappée de stérilité.

On reste confondu, en entendant de pareilles énormités ; non-seulement on s'explique que l'immigration ne vienne pas à nous, mais encore, on s'étonne de ce qu'elle ne nous ait pas pris en profonde aversion et ne persiste pas à nous fuir systématiquement.

Dans un discours fort étendu et plein de faits intéressants, M. Morrison a fait valoir les avantages des paroisses floridiennes pour la culture de la vigne ; ceux qu'offrent à l'immigration des différentes contrées méridionales et tempérées d'Europe, les paroisses Calcasieu et St-Landry ; et enfin, les ressources, jusqu'ici, restées inexploitées et presqu'inconnues, des paroisses du Nord, dont le sol est si éminemment propre à la culture des grains, et peut rivaliser hardiment, sous ce rapport, avec les régions les plus fertiles de l'Ouest.

Revenant à la culture de la vigne, il a démontré que l'Etat pouvait facilement attirer sur une masse de fermiers de l'Allemagne et des provinces rhénanes, tous profondément versés dans cette industrie agricole, une des plus rémunératrices qui existent.

Il avait déjà, a-t-il dit, traduit en allemand une partie de l'excellent ouvrage de M. Harris sur les ressources de la Louisiane, en vue de le propager parmi les populations dont nous venons de parler.

Nos lecteurs n'ignorent pas que nous nous sommes imposé, dernièrement, le devoir de faire, en français, un résumé de ce même ouvrage, pour l'édification des fermiers et des cultivateurs de France, qui, par milliers à la fois, manifestent, en ce moment, le désir d'immigrer en Louisiane, cette petite France du Sud, comme le Canada est la petite France du Nord.

M. Morrison, nous le savons, peut presqu'immédiatement amener parmi nous deux cents familles de fermiers et de cultivateurs allemands à qui, dit-il, on avait déjà persuadé d'aller s'établir en Californie. Ne vant-il pas mieux, ajoute-t-il, que nous les attirions ici, autant dans leur intérêt que dans le nôtre ? N'y trouveront-ils pas autant et plus de ressources que dans le Far West ?

Certes, M. Morrison a cent fois raison, et nous connaissons, pour notre part, au moins un agent qui se prépare à nous amener vers le mois de mai une certaine quantité de familles de fermiers français, qui sont déjà propriétaires dans le pays. Ils sont en train de vendre leurs terres qui leur rapportent fort peu, à cause de la crise agricole provoquée par la concurrence écrasante que font, aux blés français, jusque sur les marchés français, les graines de l'Ouest des Etats-Unis.

Ces braves gens-là vont nous arriver, porteurs d'un capital, et en état d'acheter immédiatement des terres, de les exploiter à leur propre compte, et de leur donner, du jour au lendemain, une énorme plus-value. Avec eux, pas de sacrifices à faire, pas d'avances à hasarder ; presque tous arrivant, capables de se suffirent à eux-mêmes sur les lieux où ils s'installeront, après avoir fait le voyage, de France en Louisiane, à leurs propres frais.

Voilà ce que n'a pas dit M. Morrison dans son discours, et ce que nous pouvons affirmer, sûrs que l'événement qui est prochain, (nous n'avons qu'à attendre jusqu'à fin mai pour le voir se réaliser,) ne nous démentira pas.

Mais il ne suffit pas de nous procurer deux ou trois convois d'émigrants en état de mettre en culture trois ou quatre millions d'acres. Ce qu'il faut, avant tout, c'est créer un courant qui, une fois en mouvement, ne puisse ni s'arrêter, ni se ralentir ; et nous n'y parviendrons qu'au moyen d'une société, organisée dans ce but, et c'est là la partie la plus intéressante du travail de M. Morrison.

Son plan est bien simple :

Cent cinquante personnes influentes ou fortunées de la Nouvelle-Orléans et des campagnes peuvent s'unir pour lancer l'affaire. Les premiers frais d'organisation une fois couverts, les dépenses seront insignifiantes. Nous ne doutons par, du reste, que la plupart de nos planteurs des campagnes, les premiers intéressés dans l'entreprise, ne se joignent à la Société nouvelle et ne lui donnent ainsi des proportions plus vastes encore.

Enfin, M. Morrison a terminé son discours en demandant l'érection d'un établissement pour recevoir les immigrants, à leur arrivée dans notre port, une sorte de Castle Garden, comme celui de New-York, qui a rendu tant de services à cette ville, et si puissamment contribué à en faire le grand rendez-vous des étrangers arrivant aux Etats-Unis pour s'y fixer.

L'idée n'est pas nouvelle ; nous l'avons maintes fois exposée, depuis un an, et nous sommes heureux de la voir approuvée, acclamée, par une Association aussi importante que celle des Planteurs sucriers de la Louisiane.

En effet, l'assemblée a adopté toutes les conclusions du discours de M. Morrison, et séance tenante, le secrétaire de la société, M. J. F. Giffon, a été chargé de s'aboucher avec M. Morrison et de coopérer avec lui à la formation de la compagnie qu'il veut fonder et à la réalisation du plan qu'il propose.

Dans, cette même séance l'Hon. Burwell que l'on rencontre au premier rang, partout où il s'agit de quelque progrès à accomplir, a pris la parole et dit d'excellentes choses.

Pour éviter les difficultés, les complications, les délais, et surtout les hésitations des immigrants, il serait bon, a-t-il dit, que l'on établ'tt un registre ou s'inscriraient les personnes qui veulent vendre des terres. Les arrivants s'aboucheraient bien vite avec les propriétaires, et les transactions s'opéreraient alors, avec autant de rapidité que de facilité. Ces idées ont été approuvées, comme le discours de M. Morrison, et seront, sans nul doute, mises à exécution.

Voilà donc, cette fois, une affaire bien et franchement lancée, et, selon nous, le succès est infaillible. Cette immigration, tant souhaitée, si souvent réclamée, nous allons donc enfin la voir arriver à nous, peut-être un peu tard ; mais tout est bien qui finit bien.

Nous insérons, aujourd'hui, un communiqué de M. Allain Eustis sur la Ramie.

Pendant son séjour en Europe notre compatriote s'est mis en rapport, en France, avec des autorités sur la question. A la même époque, il écrivait à Washington, afin d'intéresser le gouvernement aux nouvelles idées et en faire profiter la Louisiane. Il a également adressé, l'été dernier, une lettre au gouverneur McEnery sur le même sujet.

Ses observations pourront être utiles aux agriculteurs de notre Etat.

ATHENEE LOUISIANAIS.

Concours de 1885.

Deux autres manuscrits d'hommes sont parvenus au secrétaire ; l'un a pour épigraphe ; "Gloja : Amour, Travail et Foi;" l'autre : "Jeune artisan louisianais."

Geo. F. Wharton & Brother.—Parmi les nouveautés littéraires reçues par MM. Geo F. Wharton & Brother, nous croyons devoir signaler "the English Illustrated Magazine", numéro de février ; "Harper's Magazine", numéro de mars ; et "Frank Leslie's Popular Monthly", numéro de mars. Ces livraisons renferment des articles de premier ordre dans tous les genres et qui offrirent le plus vif intérêt au lecteur. Nous n'avons pas besoin de dire que la maison Wharton & Brother reçoit toutes les publications importantes des Etats-Unis et d'Angleterre : l'énumération en serait trop longue. Qu'on s'arrête à leur librairie, et on n'en sortira pas sans faire, à très bon marché, une ample provision de lecture.

Créoline et Amer Malakof.—Il se fabrique à la Nouvelle-Orléans deux liqueurs fort appréciées : la Créoline et l'Amer Malakof. Le premier n'a pas fait longtemps à l'entreprenant fabricant, M. Alph. Wals, pour lui gagner la vogue. Des analyses de l'amer Malakof par plusieurs médecins éminents ont démontré au-delà d'un doute son excellence comme tonique et as parfait pouvoir de tout ingrédient nuisible à la santé. La "créoline" pu liqueur des dames, moins connue que l'amer, est appelée à une grande célébrité. C'est bien une liqueur faite pour des palais fins ; elle rappelle un peu la chartreuse ; elle est douce, onctueuse et laisse un délicieux bouquet à la bouche ; autant de qualités à joindre à celle que les médecins lui reconnaissent comme tonique.

E. M. Adams.—Grand choix de soieries de printemps, à prix modiques, au magasin de E. H. Adams, 594 et 596 rue Magazine. Assortiment varié de coupons cédés à un bon marché fabuleux.

Vins, Liqueurs, etc.—Au dire de tous les dégustateurs de bonne compagnie, de bon ton, il n'est pas d'endroit où il se compose de meilleurs breuvages, où il se débite de meilleurs vins et liqueurs qu'au salon situé 27 rue Carondelet. C'est aussi la buvette la plus somptueuse de la ville ; et il est aisé de comprendre qu'il ait déjà fixé l'attention du Grand Chambellan de Sa Majesté Carnavalesque. On y mange, on y boit, et cela pour une somme des plus légères.

Le vicomte de X..., un petit rouge, que ses amis ont surnommé flamme de punch, a reçu il y a quelque temps des essaps de canne de notre confrère B...

Depuis lors, battu et non content, il dit pis que pendre des journalistes.

—Cela se comprend, disait l'autre jour une femme d'esprit, la marquise de F..., ce pauvre vicomte ne supporte pas les gens qui mettent des bâtons dans les roux !...

Chaque espèce animale a sa maladie ; l'espèce humaine a le loyer : c'est une maladie chronique qui devient aiguë tous les trois mois.

"Le citoyen" Lafargue.

Pour obtenir des femmes une action, quelle qu'elle soit, il faut presque toujours les convier au bonheur d'un autre.

Mme de Rémusat.

La liberté est le sel de l'humanité mais l'autorité en est le pain.

Marguerin.

Rien ne remercie mieux que le bonheur de celui qu'on a obligé.

Poussons à la vraie science, car il n'y a pas de vérité qui, en détruisant une misère, ne tue un vice.

Mignet.

A un repas de noces, dans un restaurant :

—Un peu de madère, monsieur ? dit le garçon à un invité, qui lui a déjà refusé trois fois.

—Ah ! vous m'ennuyez, à la fin, dit l'invité.

—Le garçon, impassible :

—Il faut pourtant que je finisse ma bouteille !

Petite scène de ménage, le soir au coin du feu :

Le mari—Chère amie, que veux-tu que je te donne pour tes étrennes ?

La dame—Je n'en sais rien, mon gros chien chéri.

Le mari—Eh bien, je te donne.... un an pour réfléchir.

Calino lit dans un journal : "Un terrible incendie a détruit un corps de bâtiment, consistant en granges, étables, maison d'habitation, etc., le tout couvert par une assurance, heureusement pour les victimes." Voyant cela, Calino va trouver un couvreur.

—Je voudrais, dit-il, faire recouvrir ma maison.

—En ardoises, en tuiles ?...

—Non, par une assurance, répond Calino.

LE Dr HARTMAN,

A l'Hôtel St-Charles, Nlle-Orléans,

Restera ici deux semaines de plus,--jusqu'au 1er mars 1884.

Guérison du strabisme.—Déviation de l'organe visuel combattue efficacement, soit par l'emploi des verres, soit par d'autres moyens, en se recourant à l'opération.—Extirpation d'une tumeur abdominale.—Guérison de cancers, d'ulcères chroniques et du bégaiement.—Le diabète traité avec le plus grand succès. — Une maladie, considérée par tout le monde comme incurable, rejette ses béquilles après s'en être servie pendant 19 mois.

Redressement de l'organe visuel au moyen de verres.

La fille de M. J. B. S. Sellick, No 41 Carondelet, Nlle-Orléans, âgée de 14 ans, était affligée de strabisme convergent [elle louchait] depuis son enfance. Elle portait des verres depuis cinq ans [avant d'avoir consulté le Dr Hartman] mais n'en obtenait aucun résultat. Elle vint voir le docteur il y a environ cinq semaines. Celui-ci découvrit, en examinant les yeux de sa cliente, qu'il y avait insuffisance des deux muscles droits externes. Il la traita pour cette insuffisance, et grâce à ses lentilles françaises d'épreuve [avec lesquelles il peut faire plus d'un million de combinaisons, les adaptant à tous les yeux non malades, de manière à rendre à la vue sa puissance et sa rectitude naturelle], il la munit de verres qui combattent l'hypermétropie, et il en est résulté ceci, que ses yeux, munis des verres ci-dessus, sont déjà parfaitement droits, et qu'au bout de quelque temps l'organe visuel reprendra naturellement sa rectitude et que la jeune ne fille sera plus obligée de porter lunettes. Au début du traitement, le Dr. Hartmann prévint sa cliente qu'il lui faudrait peut être de six mois à un an pour redresser sa vue au moyen de verres. C'est ordinairement le temps nécessaire, mais le cas actuel a été une exception. Est-il besoin de dire que la jeune fille et ses parents sont extrêmement heureux du résultat obtenu et qu'ils en sont très reconnaissants au docteur ? Celui-ci dit que la vue peut toujours être redressée au moyens de verres, si on en fait usage à temps, mais qu'aussitôt que se déclare une insuffisance des muscles opposés, ou qu'il y a contraction et irritation, avec plus ou moins d'amplyopie d'un œil, le traitement médical devient aussi nécessaire que les verres ; il n'y a pas de guérison à attendre sans ce traitement spécial. C'est là un principe qu'ignorent généralement les opticiens et les oculistes, mais le cas que nous venons de relater en démontre la vérité. Le Dr Hartman n'opère qu'environ la moitié des personnes affligées du strabisme et qui recourent à ses soins ; il n'emploie pour l'autre moitié que des verres et les moyens indiqués pour le cas de Mlle Sellick.

Quand la déviation de l'organe visuel est devenue chronique et que l'œil s'est décidément fixé dans sa position abnormale, ni verres, ni traitement médical ne sauraient prévaloir. Une opération peut seule dans ce cas donner un résultat satisfaisant ; elle ne dure d'ailleurs qu'une minute, souvent une demi-minute, et le patient n'en éprouve aucune douleur.

Le Dr Hartman n'administre jamais le chloroforme pour les opérations de l'œil.

L'organe visuel redressé par l'opération.

M. Franklin Metz, No 1 rue Constance, Nouvelle-Orléans, louchait depuis son enfance, c'est-à-dire depuis trente ans. Ses yeux s'étaient si bien fixés dans leur position abnormale qu'il n'y avait rien à espérer de l'emploi des verres ou d'un traitement quelconque. Le Dr Hartman opéra donc les deux yeux, ce qui ne lui prit pas plus d'une minute, et le résultat fut merveilleux. Personne n'a maintenant des yeux plus droits que M. Franklin Mets.

La fille de M. Joseph Westermeler, Clémentine, 258, rue de la Commune, Nlle-Orléans, avait une forte déviation de la vue. Le Dr Hartman opéra les deux yeux avec le plus grand succès. Le père et la fille sont enchantés et prient les personnes qui voudraient s'assurer de vrais du résultat obtenu, de venir voir chez elle la jeune cliente du Dr Hartman. Ils sont profondément reconnaissants envers ce dernier.

M. G. A. Zeigler, 8 et 10 rue Royale, Nlle-Orléans, était atteint de strabisme ; les deux yeux ont repris leur position naturelle, et la physionomie de l'ex-patient a complètement changé. Il est enchanté, ainsi que ses parents, du résultat obtenu. M. Zeigler père invite tous ceux qui voudraient le voir à venir à l'adresse ci-dessus ; il leur dira ce qu'il pense de l'opération, telle que l'a pratiquée le Dr Hartman et la rapidité avec laquelle elle s'est faite.

M. A. Schlosser, Frenier, Louisiane, louchait beaucoup. Un demi-minute après qu'il se fut confié au docteur, ses yeux avaient repris leur position naturelle, et il ne se possédait pas de joie.

La fille de E. L. Revers, de Sartenville, Miss, louchait affreusement. Le Dr Hartmant lui a redressé les yeux en une minute.

M. J. C. Breakfield, de Hattiesburg, Miss, louchait depuis sa naissance. Le Dr Hartman lui a redressé la vue au bout d'une minute. Le patient débordait de reconnaissance pour le praticien.

M. Edward Casey, au coin des rues Troisième et St Denis, Nlle-Orléans, avait un de ses yeux retourné vers le nez, à la suite d'une blessure. Le docteur l'a rétabli dans sa position naturelle.

Le fils de Mme James T. King, 141 rue Robin, Nlle-Orléans, louchait. Il y voit comme tout le monde maintenant, et il n'a fallu au docteur qu'une minute pour lui redresser la vue.

M. Paul Mazzuri, 99 rue St-Philippe, Nlle-Orléans, louchait ; ses yeux sont maintenant droits, et il est heureux.

Henry Dollac, 16 ans, Marché Dryades, louchait ; en une demi-minute, ses yeux reprenaient leur position naturelle.

Anonne de ces guérisons n'avait encore été relatée. Le Dr Hartmann a eu en main, depuis son arrivée à la Nouvelle-Orléans, plus de deux cents cas de strabisme ou de déviation de l'organe visuel.

Extirpation d'une grosse tumeur abdominale.

Mme Carl, Strattman, de Covington, Louisiane, souffrait depuis 18 mois d'une très grosse et fort douloureuse tumeur à l'abdomen. Les médecins qui l'avaient examinée et traitée n'étaient point parvenus à en découvrir la nature.

Vendredi dernier, elle vint consulter le Dr Hartman, qui extirpa la tumeur séance tenante. Elle se remit promptement des effets de l'opération et est maintenant hors de danger. Un ulcère s'était déjà formé dans la masse charnue et si l'on avait tardé à extirper le corps étranger, la tumeur serait devenue cancéreuse et la mort est été inévitable.

Un grand cancer guéri.

M. James Kearney, demeurant au coin des rues Taylor et Willow, à la Nouvelle-Orléans, souffrait beaucoup d'un cancer au pied. L'ulcération s'étendait du cou-de-pied à l'extrémité, enfin sur toute la partie supérieure du pied. Le mal se développe, comme vous pouvez voir, les pétales souvent, et des filandres de chair pendirent sur les côtés du pied, laissant craindre la destruction prochaine du pied. Rien n'arrivant à apaiser les souffrances du malade, et son impuissance à marcher et à dormir le mit dans un état tel, qu'il se décida à consulter le Dr Hartman, à l'Hôtel St-Charles, qui, après avoir minutieusement examiné son mal, crut qu'il pourrait le guérir.

Cette consultation fut lieu il y a environ cinq semaines, et aujourd'hui le pied de M. Kearney est parfaitement guéri. Le docteur a extirpé les racines du cancer au moyen de son Lapara, sans causer la moindre douleur au malade, sans faire usage du couteau ou d'un caustique, sans même qu'il se perdît une goutte de sang. Le Dr Hartman n'a jamais manqué de guérir un seul cancer ; et il en a toujours un grand nombre en traitement. Il est vrai qu'il y en a qui ne laissent aucun espoir de guérison ; ceux-là ne se traitent pas par le docteur.

Cure de grandes ulcères aux jambes.

Une dame résidant rue St-Louis, 406, à la Nouvelle-Orléans, était atteinte d'un mal dont elle souffrait beaucoup, et que tous les médecins considéraient comme une ulcération à la jambe. Pendant cinq années d'agonie pour ainsi dire, les ulcères creusaient lentement et profondément des cavités qui finirent par mettre les os à découvert. Les personnes passant le soir devant sa demeure, entendaient ses déchirantes lamentations. Ses souffrances devenaient par instants si violentes, qu'il n'est pas étonnant que la malheureuse s'abandonnât au désespoir. Elle était privée de sommeil, de repos, d'appétit, ses forces s'étaient épuisées, elle ne vivait plus enfin.

Entendant parler du Dr. Hartman, elle fut le consulter à l'Hôtel St-Charles. La première pensée du docteur fut de la rassurer sur son état. Il lui prescrit des remèdes, il y a de cela cinq semaines, et hier, elle se rendait à pied à son bureau ; toutes ses ulcères sont cicatrisées, elle est bien de santé et d'une joyeuse humeur. Si cette dame répugne à livrer son nom à la publicité des journaux, ceux qui mettent en doute l'authenticité des lignes qui précèdent peuvent aller voir la dame, en sa demeure indiquée plus haut, et obtenir d'elle un récit touchant sa maladie et sa cure

Elle ne bégaye plus.

Une fort jolie fillette de quatorze printemps, chez qui pétillaient l'espièglerie et la gentillesse, alla dernièrement voir le Dr. Hartman, accompagnée de sa mère. "Ma chère enfant bégaye d'une affligeante façon," dit la mère, "et il n'est rien que nous ne fassions pour rendre à son langage le débit naturel." Le Dr. Hartman se mit à causer avec l'enfant, et chaque parole de cette dernière se prononçait avec une telle hésitation qu'il fallait une attention consciente, soutenue pour en comprendre la signification ; cette scène, comme on le suppose bien affligea la mère jusqu'aux larmes. "Oh ! Docteur, ne pouvez-vous rien faire pour mon enfant ?" s'exclama-t-elle. En moins d'une heure le Dr. Hartman avait guéri la fillette.

Sa conversation devint aussi naturelle que celle d'une personne n'ayant jamais bégayé. Sa reconnaissance comme celle de sa mère ne connurent pas de bornes. Toutes deux ont été voir le docteur hier, et le débit de la petite fille est toujours distinct et parfaitement compréhensible. Si le Dr Hartman l'avait voulu, la mère eût volontiers donné la moitié de son avoir. En prenant congé de lui, elle lui demanda s'il n'avait pas d'autre talent que celui de guérir les bègues. "Non," répondit-il, "mais j'opère les cataractes et ouvre à la lumière les yeux des aveugles." J'arrange les membres défectueux, fait marcher les infirmes. "Toutes ces cures, néanmoins, sont insignifiantes comparées à la cure d'un bégaiement comme celui dont votre fille était affligée."

Les incrédules sauront du Dr Hartman le nom et l'adresse de la fillette en question.

M. J. C. Hussong, rue du Canal, 166, à la Nouvelle-Orléans, dit qu'il se rappelle avoir toujours eu la parole embarrassée et qu'on a donné diverses appellations à cette difficulté de prononciation : bégaiement, balbutiement, hésitation, bredouillement, etc. Bien des fois il eut volontiers donné des centaines de piastres pour le don de la parole pendant une demi-heure seulement. Il fut voir le Dr Hartman, il y a une semaine, et lui demanda si vraiment il guérissait le bégaiement. Le docteur ne put s'empêcher de rire et lui dit que rien n'était plus facile ; qu'il avait opéré des centaines de cures sans jamais s'être heurté à un cas rebelle. Le lendemain M Hussong se mit en traitement, et, en moins d'une heure, il parlait fluemment et aussi distinctement que quiconque.

Diabètes guéris.

M. Mathias Doll, dont le bureau (magasin de fourrage) a toujours été rue North Peters, 23, depuis vingt ans et qui réside rue Bayou, entre Jeanne et Barthélemy, à la Nlle-Orléans, a souffert pendant six ans d'une affection aux reins (le diabète). Même avant que je me sasse atteint de cette maladie, je souffrais fréquemment du dos et urinais plus souvent qu'à l'ordinaire. Je ne m'inquiétais pas de mon état, et que les douleurs devinsent très violentes et que le besoin d'uriner se fît sentir à tout instant. Les douleurs aux jambes et dans le dos m'empêchaient souvent de marcher ou me faisaient boiter. Je consultai un des premiers médecins de cette ville, et suivis son traitement pendant une année, sans cependant en avoir éprouvé le moindre soulagement. Dans les cinq dernières années, j'ai consulté les médecins les plus en renom, mais je n'ai été soulagé que par certains, sans en avoir finalement été guéri par aucun.

Mes membres s'enflèrent et s'ulcérèrent à tel point qu'il m'était impossible, en m'asseyant, de me relever. Les médecins déclarèrent que j'avais le diabète. Je fis usage de médicaments patentés hautement recommandés, mais qui ne me donnèrent aucun satisfaction. J'en fis renoncé à tout jamais à l'idée d'être soulagé, bien moins d'être guéri, lorsque de avis de journaux Kéraoi mon attention ; je l'étais relatifs à des cures par le Dr Hartman à l'Hôtel St Charles de personnes dont les noms et les adresses étaient indiqués. Je me renseignai à ce sujet et trouvai exactes toutes les assertions faites dans ces avis publiés sous formes de lettres. J'allai donc consulter le docteur qui me laissa quelque espoir de guérison. Il n'y a pas six semaines que je me mets entre les mains du